

LE FILS DE L'ASSASSIN

PREMIÈRE PARTIE

IX — LE COMPLICE

(Suite.)

Karadeuc, lui, n'était pas fâcher de l'absence de la marquise ; il aimait autant aller la trouver chez elle et lui annoncer tout net ses intentions. Après avoir tremblé, pendant tant d'années, il devenait tout à coup extrêmement brave.

— Ben sûr, se disait-il, elle aura appris mon arrivée, et aura eu peur de paraître en face de moi.

La marquise n'avait pas eu peur ; elle ne connaissait guère ce sentiment que lorsque de mystérieuses superstitions influaient sur son esprit. Elle avait aisément compris que Karadeuc viendrait chez elle ; et, si une explication devait avoir lieu entre eux, mieux valait que personne du village ne put y assister : elle avait simplement voulu éviter quelque mot imprudent, jeté devant la foule.

Elle avait lu sa messe, pendant qu'on la célébrait au village ; et la baronne de Kernizan, agenouillée à ses côtés, lui avait donné le spectacle d'une piété parfaite, non sans réprimer quelques bâillements intempestifs.

Et, comme c'était une personne de décision que la jolie baronne, elle avait ensuite, et très nettement, abordé la question.

— Vous savez, ma tante, que j'ai toujours désapprouvé votre rigueur à l'égard du pauvre enfant... Pardonnez moi d'éveiller ce cruel souvenir ; mais je crois que l'heure est grave... Votre petit fils...

Sous la présence de Karadeuc dans le pays, la marquise eut certainement imposé silence à sa nièce.

“Tais-toi ! se serait elle écritée ; tu sais bien que je n'ai pas de petit-fils !”

Mais la baronne put continuer, avec une touchante hypocrisie :

— Votre petit-fils est un homme aujourd'hui... si du moins il a vécu. Ce petit-fils, vous n'auriez qu'à prononcer un mot, pour que nous le retrouvions ; et je vous ai déclaré souvent que ce serait mon désir le plus vif.

La marquise mit la main sur le bras de sa nièce :

— Je t'en prie, mon enfant ! n'augmente pas mes souffrances. Occupons-nous simplement de la démarche que ce Karadeuc ne vas pas manquer de tenter auprès de moi... Tu as prononcé, ce matin, le mot de chantage.

Non, ne crains rien de ce vieux brave homme ; je m'imagine plutôt qu'il vient m'adresser une prière semblable à la tienne. Et je ne veux pas l'entendre ; je n'en aurai plus le courage...

— Cependant, vous le recevrez, ma tante, interrogea doucement la baronne.

— Sans doute ; mais tu ne me quitteras pas, et tu sauras l'arrêter s'il voulait aborder ce malheureux sujet... Autrefois, je lui aurais imposé silence, d'un mot, d'un geste ; aujourd'hui, je suis si vieille, si brisée !... je compte sur toi !

— Quelque douleur que cela me cause vous n'ignorez pas que j'aurai la force de vous obéir aveuglément !

La baronne embrassa sa tante, puis, d'un ton pénétré :

— Maintenant, je refuse les conseils de mon cœur ; je substitue votre volonté à la mienne... Et je réfléchis à une chose, c'est qu'il est souverainement dangereux de laisser ce vieux bonhomme habiter loin de Trévenec.

— Et pourquoi ? fit la marquise toute effrayée. Je t'avoue que, si je n'ai rien fait pour le forcer à quitter le pays, j'ai été très heureuse de son départ... Sengé donc ! Me trouver sans cesse face à face avec cet homme... mon complice !

La baronne prononça lentement :

— Mais s'il allait parler ?...

— Il m'a trop bien promis le secret !

— C'est qu'on n'a pas toujours la force de tenir ses engagements !

La marquise tressaillit ; la baronne poursuivait, accentuant ses paroles :

— Vous me permettez, n'est-ce pas, ma tante, de m'exprimer avec une entière franchise ?... Eh bien ! ce Karadeuc ne peut considérer ce qu'il a fait que comme un crime... Un crime indispensable, je le veux bien, et que lui ordonnaient et l'honneur et le dévouement de ses maîtres, mais un crime, enfin, dont il doit éprouver un remords abominable... Tant qu'il a été dans la force de l'âge, il a eu le courage de garder son secret ; mais il est vieux maintenant, il doit songer à la mort... Ne craignez-vous pas que, dans un moment de faiblesse, il ne dévoile votre secret ?... Ah ! si vous y consentiez, je m'empresserais de le crier au monde entier, ce secret ! Je retrouverais sûrement votre petit fils... Mais, puisque telle n'est pas votre volonté !...

— Non, non ! balbutia la marquise d'une voix sourde.

Et cependant elle pleurait, à la pensée de ce petit-fils.

— Donc, ma chère tante, si vous tenez à ce que le bonhomme soit à jamais fidèle à sa promesse, je crois que vous ferez bien de le surveiller vous-même...

— A Cherbourg ?

— Non, à Trévenec, où vous allez le rappeler...

La marquise ne répondit pas. D'une fenêtre de son salon, elle venait de voir Karadeuc passer en se dandinant.

Personne ne l'accompagnait, il avait dit au curé, aux amis :

— Je vais là-haut, j'aime mieux être seul.

Il n'aurait pas été aussi brave en pleine nuit ; mais, par cette belle journée, douce comme au mois de mai, quoiqu'on fût en automne, il n'avait rien à redouter des morts.

Par exemple, il p'eurrat, confondant dans ses souvenirs son petit Yann, ses parents, le marquis de Trévenec et Marie Lepleven. Et il trembla légèrement en pénétrant dans le petit cimetière, et il n'y fit pas une longue station.

Un agenouillement sur chaque tombe, avec un signe de croix ; et déjà il ressortait, se sentant tout de même plus à l'aise sur le sentier que balayait le vent de la mer. Et maintenant, il allait droit au château.

Jeanne-Marie avait déjà reçu l'ordre de l'introduire auprès de sa maîtresse.

Et il était étonné lui-même de sa bravoure ; il s'était échauffé en gravissant la pente raide qui du pont-levis mène à la cour d'honneur. Jeanne-Marie lui donna bravement une poignée de main et lui jeta un long regard.

— Madame t'attend ?

— Elle sait donc que je suis ici ?

— Mais oui... Ah ! si tu pouvais la consoler un peu ?

— Crois tu qu'elle me laisserait faire ?

— C'est pas le moment aujourd'hui : il y a la nièce ! Mais, entre nous, va, elle en a assez de pleurer...

— Bon ! fit Karadeuc en se frottant les mains ; ça irait donc mieux que je ne m'y attendais... Et, dans le village, personne ne soupçonne rien de... Ils ne disaient pas la chose, se comprenant à demi-mot.

— Non, personne, déclara Jeanne-Marie.

— Pas même ce curé ?

— Je crois bien qu'il brûle, mais c'est un homme qui ne sait pas poser une question indiscrète. Enfin prends-t'y gentiment avec elle... Et défie-toi de la nièce !

— Parbleu, répliqua Karadeuc avec un rire en dessous. On la connaît, va !

Jeanne-Marie ouvrait la porte du salon :

— Madame, c'est Karadeuc.

La marquise se leva comme surprise, tandis que la baronne attachait son regard froid sur le vieux marin.

Karadeuc était entré, son chapeau roulé dans les mains, et il bourlinguait comme faisait son bateau quand il était à l'ancre par un gros temps.

La marquise tremblait légèrement ; elle attendait évidemment que Karadeuc expliquât avant tout le motif de sa venue à Trévenec. Il le complit du moins ainsi, et, roulant de plus en plus furieusement son chapeau.

— Voilà, Madame la marquise. Le curé d'ici passait par Cherbourg, il est entré chez nous pour nous dire qu'il avait fait certaines prières que je lui avais demandées... Et alors, comme il repartait et que moi j'allais à la pêche, je lui ai offert, si ça ne le gênait pas, de le ramener à Trévenec... Et voilà, Madame la marquise... Et quoique nous ne nous soyons pas très bien quittés, il y a une vingtaine d'années, je me suis dit que ça ne serait pas convenable de ma part de traverser le pays sans monter vous faire ma visite...

— Ce curé, interrogea brusquement la marquise, que lui as tu dit ?

— Moi ! fit Karadeuc, bouleversé par la soudaine agitation de la douairière.

— Oui, toi. Tu comprends bien de quoi je veux parler ?

Elle lui jeta un regard devant lequel il baissa les yeux.

— Hélas ! oui, je comprends ! répondit-il avec un geste désolé.

— Eh bien ?

— Eh bien, mais il ne m'a rien demandé, et je ne lui ai rien dit !

La marquise se calma avec autant de facilité qu'elle s'était emportée. Puis, d'un ton affectueux, elle demanda des nouvelles de Mme Karadeuc et de toute la famille, et, comme Karadeuc était charmé de l'intérêt qu'après tant d'années on portait encore aux siens, la marquise ajouta avec une sorte de câlinerie :

— Est-ce que vous n'allez pas bientôt vous reposer, ta femme de son commerce, et toi de ta pêche et venir achever vos jours tranquillement ici ?

— Ici, Madame la marquise ! bégaya Karadeuc.

— Et pourquoi pas ?

— A Trévenec ?

— Qu'est ce donc qui t'en empêcherait ?

— Mais c'est une chose bien naturelle, déclara la baronne ; et je ne comprends pas votre étonnement, mon ami...

Karadeuc s'était emparé des mains de la marquise et les baisait en sanglotant.

X — GILBERT MOREL

...L'escadre du Tonkin, commandée par l'amiral Courbet, venait d'entrer dans la mer rouge.

Et une impression un peu triste se répandait parmi les équipages.

Jusqu'à Port Saïd, on avait gardé le souvenir éclatant du départ de Toulon, par un soleil superbe, un ciel d'un bleu doux saupoudré de minuscules nuages gris, et une mer calme qui glissait comme une caresse le long des navires... les hautes autorités du port venant dire adieu aux états-majors et souhaiter bonne chance aux soldats de la France ; puis les cuirassés s'ébranlant au milieu d'un grand enthousiasme, les adieux mille fois criés, les mouchoirs agités, et les cris : “ Au revoir ! au revoir ! et les soldats embarqués, massés un peu partout, sur les vergues, sur les gaillardes, répondant par le grand cri de : “ Vive la France ! ” au moment où l'on doublait le fort de l'Eguillette pour passer de la petite rade dans la grande.